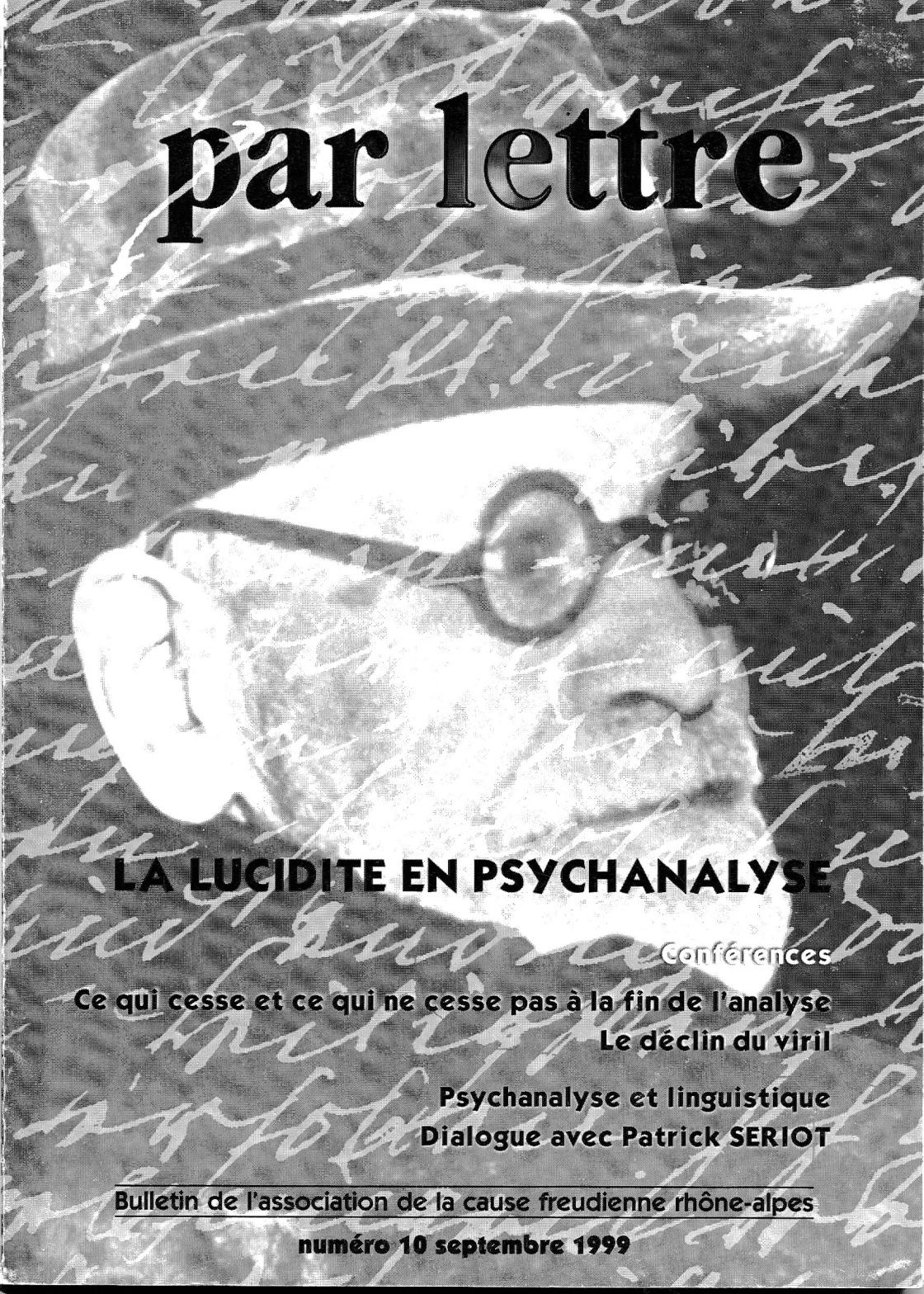


par lettre



LA LUCIDITE EN PSYCHANALYSE

Conférences

Ce qui cesse et ce qui ne cesse pas à la fin de l'analyse

Le déclin du viril

Psychanalyse et linguistique
Dialogue avec Patrick SERIOT

Bulletin de l'association de la cause freudienne rhône-alpes

numéro 10 septembre 1999

Structure et totalité* : de la construction des objets de science

Patrick Sériot

Pour introduire mon propos, je dirai deux mots sur mon travail puis, je prendrai un certain nombre de précautions oratoires en ce qui concerne le travail interdisciplinaire.

Je m'intéresse essentiellement à l'épistémologie comparée du discours sur la langue entre l'Europe de l'Est et l'Europe de l'Ouest. Ce n'est pas une spécialité extrêmement courante. Il s'agit de voir que la science en Europe de l'Est et en Europe de l'Ouest est en gros une seule et même chose sous deux formes différentes. Ce qui m'a le plus étonné à travailler dans ce domaine, c'est que, si quelqu'un s'intéresse à la science en Chine ou au Japon, il est admis qu'il s'agit d'une altérité totale. Pourtant, en ce qui concerne la Russie, peuvent se poser les questions suivantes : est-on dans l'altérité, est-on dans le même ? Y a-t-il une différence ? Si oui, où passe-t-elle ? Cette différence est-elle du ressort du continu ou du discontinu ? Où est la limite orientale de la civilisation occidentale ? Si vous connaissez la si utile Encyclopédie Philosophique Universelle parue aux P.U.F en 1989, vous savez qu'il y a un chapitre intitulé la pensée occidentale, et d'autres pour «la pensée chinoise», «la pensée indienne», «la pensée japonaise» et les «traditions orales». Où donc est la Russie dans cette énumération ? Pour les auteurs de cet ouvrage, la Russie est une sorte de banlieue de la pensée occidentale. Par exemple, Dostoïevski à chercher dans le chapitre de la «pensée occidentale». L'ennui est que cette classification serait strictement irrecevable du côté russe où, précisément, l'immense majorité des travaux d'une discipline étonnante qui s'appelle là-bas la «culturologie» insistent tout au contraire sur la différence radicale qui existerait entre l'Europe et la Russie. Les politologues et les spécialistes de

littérature connaissent bien ces problèmes, mais curieusement ils sont peu connus dans le domaine des sciences humaines. L'Europe occidentale vit dans une illusion positiviste, où la science est vue dans un progrès linéaire selon lequel il est admis, souvent en termes d'exotisme, que les mathématiques chinoises au 5ème siècle avant J.C aient pu avoir quelque intérêt ; mais il est peu recevable d'imaginer qu'il y ait un déterminisme culturel des sciences humaines, et moins encore dans un domaine comme la linguistique souvent pensé comme un champ mouvant. En linguistique tout ce qui est vieux de six mois est déjà obsolète. Tout ce qui n'a pas paru aux Michigan University Press il y a trois mois est supposé avoir disparu. Or le monde russe et l'Europe orientale en général ont des traditions scientifiques, une production en sciences humaines extrêmement intéressante, parfois déroutante, et il n'est pas du tout exclu que cela ait un rapport avec un clivage culturel et idéologique qui court à travers l'Europe. Les bombardements actuels en Yougoslavie ont un lien avec ça. C'est l'antique frontière entre le monde de Rome et celui de Byzance. Très curieusement cette frontière n'est pas abolie, elle reste dans les têtes et également dans la production scientifique, ce qui est moins évident.

Voilà pour cerner l'enjeu du travail, qui concerne l'épistémologie comparée des sciences humaines en général et du discours sur la langue en particulier. Par discours sur la langue, j'entends quelque chose d'infiniment plus varié que la production scientifique institutionnelle des linguistes en tant que tels. Le discours sur la langue inclut non seulement le travail que font les linguistes institutionnels, la description grammaticale par exemple, mais tous les textes qui en Russie, en Union Soviétique, parlent de la langue, qu'il s'agisse de textes de lois sur la politique linguistique ou bien de romans de science fiction utopiques où les martiens parlent une langue étonnante, dans laquelle les substantifs se conjuguent selon un paradigme temporel (A.A.

Bogdanov : *L'étoile rouge*) ; bref tout ce qui peut avoir un rapport avec la langue. Et j'aimerais montrer que, là-bas il y a un rapport à la langue un peu particulier, pas totalement différent, mais décalé.

Le travail à la frontière de deux disciplines est toujours périlleux. Le transfert de terminologie a du charme mais il est d'autant plus dangereux qu'on utilise les mêmes mots. J'ai déjà parlé devant des géographes et des biologistes, c'est extrêmement difficile, mais on y arrive. Avec les psychanalystes, a priori, il y a quelque chose de profondément dérangent : on peut imaginer qu'ils essaient toujours, par déformation professionnelle, de lire des mots sous les mots, de lire autre chose que ce qui est vraiment dit pour après y raccrocher autre chose. Je vais vous parler de structure, de totalité, de continu, de discontinu, de tout, de partie mais, n'essayez pas trop de chercher autre chose que ce qui est dit, et gardez toujours en tête qu'il peut y avoir une relation entre ce que je raconte et l'opposition entre les métaphores et les métonymies. Cette opposition est une chose très compliquée, qui date du début des années 30 chez Jakobson. Celui-ci a été proche de Lacan. Ils semblent s'être appréciés mutuellement.

Dans les années 1920-1930 on assiste à un grand chambardement dans les sciences humaines. Il est difficile d'appeler ça un changement de paradigme parce que les paradigmes de Thomas Kuhn sont peu applicables à un domaine comme celui de la linguistique qui a ceci de particulier que les théories s'y accumulent, coexistent sans jamais être capables de se remettre en cause mutuellement. Entre le modèle géocentrique de Ptolémée et le modèle héliocentrique de Copernic il y a pure incompatibilité. Soit le soleil tourne autour de la terre, soit la terre tourne autour du soleil, ça ne peut pas être les deux en même temps. Mais dans le champ de la linguistique, il y a encore actuellement à la Société Linguistique de Paris des gens qui comparent le hittite avec le sanscrit exactement comme il y a un

siècle et demi. La phonétique expérimentale pratiquée à la fin du 19^{ème} siècle, l'est encore maintenant. Bien sûr Chomsky est arrivé en 1955 avec ses *Syntactic structures*¹ en disant — *avant moi c'était la préhistoire, à partir de moi c'est la science*, mais jamais Chomsky n'a été capable de remettre en question un modèle précédent. Les théories linguistiques cohabitent au sein des Universités et des Centres de Recherche plus en fonction des rapports de force individuels que de la supériorité d'une théorie sur les autres.

Néanmoins, entre 1920-1930 il y a énormément de découvertes et de ruptures : en biologie et en physique bien sûr, mais également dans le domaine de la linguistique où commence à s'entrevoir la notion de structure, la notion de systématisme. A la fin du 19^{ème} siècle, le scientisme triomphe ; c'est le temps de Jules Verne, où non seulement on imaginait que la machine allait être facteur de progrès mais qu'elle allait progressivement apporter le bonheur et l'harmonie à l'humanité. Dans notre domaine, c'est l'invention des appareils à enregistrer le son qui a contribué à répandre l'illusion. Il existait des phonographes pour enregistrer le son, des oscillographes pour en mesurer l'amplitude, la force et la qualité du son, les phonéticiens se sont imaginés que plus on était capable d'enregistrer des nuances entre les sons, plus on était proche d'une connaissance scientifique. Or, cette révolution technique de la fin du 19^{ème}, cet apport de la machine à l'enregistrement du son, a provoqué une crise épistémologique profonde, contemporaine de la grande crise des fondements mathématiques, mais moins connue. En linguistique, à cette époque, l'angoisse s'instaure. Pourquoi ? Parce que plus la capacité d'enregistrer, de noter, de sentir, de comprendre des différences de sons s'accroissait et plus on s'engageait dans un interminable labyrinthe. En effet, il n'y a pas deux personnes parlant la même langue qui prononcent le même son de façon identique : le /a/, par exemple. Pire encore, vous ne trouverez jamais un même individu qui prononce deux fois de suite le même /a/. Il y a

toujours une petite nuance que ce soit dans l'intensité, dans l'amplitude ou dans la force du son. Comment réussir à faire entrer sous une même catégorie des choses aussi dissemblables ? Progressivement les phonéticiens se sont aperçus qu'avec les améliorations de la machine, ils se trouvaient devant une dispersion des objets telle qu'il n'y avait plus que des objets individuels. Comment faire pour les regrouper ?

C'est la révolution que nous apportent Saussure et, ensuite, les grands structuralistes tels que Jakobson et Troubetzkoy. Ils disent en substance : la mesure des sons n'a strictement rien à voir avec notre domaine. Elle est certes nécessaire mais ce n'est qu'en adoptant un certain point de vue sur les sons que l'on va pouvoir dégager nos propres objets. Certes Saussure ne parlait pas en ces termes, mais je crois pouvoir employer cette terminologie, et en particulier celle de *l'objet*.

Il est nécessaire d'être rigoureux sur la différence entre phonétique et phonologie, autrement dit entre son et phonème, pour pouvoir avancer dans ce tourbillon autour du structuralisme. Je me suis aperçu que souvent le terme de *phonème* est entendu comme une façon chic de dire simplement un *son*. Or, un phonème et un son, appartiennent à des dimensions autres. Je pense que la différence que faisait Althusser entre objet réel et objet de connaissance est tout à fait utilisable de ce point de vue.

Tous les êtres humains parlent, et ils parlent de la même façon : en produisant des sons avec de l'air qui passe par les cordes vocales, qui est soumis à des vibrations et qui est ensuite modulé dans la cavité buccale, à l'aide des organes mobiles tels que la langue et les lèvres, et des organes fixes tels que le palais. Il n'y a donc, du point de vue phonique, aucune différence entre les langues humaines c'est toujours de l'air qui est mis en vibration, de façon analogue à la hanche d'une clarinette. Néanmoins, il existe

es communautés à l'intérieur desquelles il y a, sinon une intercompréhension, du moins quelque chose en rapport avec la compréhension, alors qu'avec d'autres communautés c'est vraiment opaque. Qu'est-ce qui fait la différence ? Qu'est-ce qui fait que nous comprenons à peu près les gens qui parlent à peu près la même langue que nous, et que nous ne comprenons pas les autres ? C'est que dans ce fouillis sonore il y a certaines *différences de sons* qui entraînent des *différences de sens* ; celles-ci vont être sélectionnées pour devenir l'objet propre d'une science qui, à partir de la fin des années 1920 s'est appelée la phonologie. Prenons un exemple : en français vous pouvez dire une lampe et une rampe. Tout le monde est bien d'accord pour dire qu'une *lampe* et une *rampe* ça n'a strictement rien à voir. Du point de vue phonétique la différence est subtile : le /l/ de lampe est un battement où l'air passe des deux côtés de la langue tandis que le /r/ de rampe est prononcé à l'arrière de la bouche. Et si vous parlez avec l'accent normand ou bourguignon la différence entre une *rampe* et une *lampe* prononcée avec un /R/ roulé sur la pointe de la langue, est la même du point de vue phonétique : il y a autant de différence entre *lampe* et *rampe*. Mais du point de vue du sens la différence est nulle, une «rampe» est une «lampe». C'est le même objet prononcé différemment. En utilisant des instruments pour mesurer les différences de sons, la différence entre *rampe* et *Rampe*, *rampe* et *lampe* sera de la même nature, de la même forme, mesurable dans les mêmes termes, mais seul le rapport entre des entités aussi incommensurables que le son et le sens, va nous dire que la différence entre *rampe* et *Rampe* n'est pas pertinente alors que la différence entre *rampe* et *lampe* l'est. Aucun trait propre de la physique du son, ne vous indique *quelle différence est pertinente*. La notion de pertinence est fondamentale parce que seule les différences de sons qui impliquent des différences de sens vont devenir l'objet propre de la phonologie. Bien sûr, vous pouvez toujours dire qu'entre une personne qui parle le français standard et une autre qui parle avec l'accent bourguignon du sens est

produit en plus. C'est vrai, du point de vue socioculturel, ce n'est pas la même chose. Mais du point de vue de la référence, il s'agit toujours du même objet. L'ennui c'est qu'il y a des langues où la différence dans la production du /l/ est fondamentale, par exemple, en japonais. Dans d'autres, c'est celle du /r/. Chaque langue a son réseau de différences pertinentes à côté d'une énorme quantité de différences non pertinentes.

La phonétique est donc une science rigoureusement universelle et empirique de mesures et de descriptions. Elle a un aspect acoustique, qui étudie tous les sons possibles et imaginables. Elle a, d'autre part, un aspect articulatoire qui la rapproche des parties de la physiologie qui s'occupent de tout ce qui se passe dans la cavité buccale. Elle s'occupe sans distinction de toutes les langues parlées sur la terre avec les mêmes méthodes et les mêmes résultats.

En revanche la science qui s'intéresse aux différences de sons capables d'entraîner des différences de sens, a un objet qui n'existe qu'à l'intérieur des limites qu'on appelle la systématique. Nous arrivons à la notion de système. Tandis que la phonologie a pour objet le phonème, la phonétique a pour objet le son. La phonétique est une science empirique qui a des objets réels, les sons n'ayant pas besoin des phonéticiens pour exister, de la même façon que les langues se passent parfaitement des linguistes pour exister. En revanche, les phonèmes n'existent pas sans les phonologues. Vous pouvez entendre un son, mais vous ne pouvez pas rencontrer un phonème au coin d'un bois. Les phonèmes sont des constructions, des objets de connaissance et non pas des objets réels. Ils n'existent que par la définition qui en est donné, de la même façon qu'un modèle (au sens scientifique, pas artistique du terme) comme des objets construits à partir d'une réalité qui est trop multiforme pour être immédiatement connue. Prenez par exemple un cyclone : il a beaucoup trop de paramètres pour être

connu. Mais si on fait un modèle on décide de prendre un filtre. Vous choisissez dans cet ensemble de paramètres, ce que vous estimez pertinent pour les calculs de prévisions météorologiques. De même, en phonologie, on ne sélectionne des sons que ce que l'on estime être nécessaire à la fabrication du sens. Construire le modèle phonologique d'une langue consiste donc à fabriquer un filtre, ce que Troubetzkoy appelait le filtre phonologique. Mais la notion de filtre n'est pas suffisante parce qu'on pourrait avoir l'idée, très dangereuse, que le filtre serait une sorte de filet qu'on lancerait dans la mer pour retirer des poissons qui seraient simplement adaptés à la taille des mailles du filet. Les poissons existent avant les pêcheurs tandis que, les phonèmes ne préexistent pas à l'acte de constitution scientifique de l'objet phonème. Or, ce qui importe (il y a là une phrase extrêmement importante chez Saussure dans le *Cours de Linguistique Générale*²) c'est que les objets en linguistique, les entités d'un système linguistique, d'une langue, *n'ont d'autre réalité que d'être ce que les autres ne sont pas*. Autrement dit l'existence de pommes de terre à l'intérieur d'un sac de pommes de terre n'est pas équivalente à celle de phonèmes dans un système phonologique, car si vous enlevez une pomme de terre au sac, les autres, demeurent identiques à elles-mêmes. En revanche, si pour diverses raisons, en particulier à cause de l'évolution historique, change un seul aspect du système phonologique, un seul trait pertinent de l'ensemble, c'est tout l'ensemble qui en est modifié, même si la réalité phonétique mesurable reste identique.

Il y a plusieurs façons de constituer un système phonologique. Il y a plusieurs modèles possibles de la même réalité de départ. Par exemple, en russe vous pouvez décider qu'il y a trente six ou trente sept phonèmes, cela dépend entièrement des critères que vous allez utiliser, et en fonction de ces critères vous obtiendrez des résultats différents ; non pas antithétiques, simplement différents. Un système phonologique n'est ni vrai ni faux, il est comme tout modèle en attente d'une démolition, c'est-à-

dire qu'il est valable tant que vous n'en avez pas trouvé un autre qui soit meilleur. Il ne s'agit plus d'un *objet réel* mais d'un *objet de connaissance* qui est un objet *construit*. C'est fondamental pour ne pas confondre le niveau empirique de la perception et de la description des sons avec celui de la construction d'un ensemble d'entités qui ne se définissent que de leur différence aux autres membres de cet ensemble, des entités qui sont internes à un ensemble dit systématique.

Voilà comment se présentent les choses chez Ferdinand de Saussure. L'ennui est que Saussure est mort en 1912, et dans son livre - publié en 1916, à partir de notes d'étudiants - il ne s'est jamais livré au moindre travail de description. Il a donné quelques vagues exemples, mais on ne trouve jamais chez lui aucune application. Et c'est là que ça se complique. Tous les manuels de linguistique disent en gros : le grand soleil est monté à l'horizon, c'est la théorie de Saussure. Puis il y a eu des tas de petits soleils à Copenhague, Prague etc. où ces brillantes idées se sont réalisées dans des descriptions concrètes. Il me paraît difficile de voir les choses de cette façon, car elles ne se sont pas du tout passées ainsi. Au cours du grand mouvement structuraliste de l'entre-deux guerres, il y a eu tellement de rapports de force et de pouvoir, tellement de malentendus que sous la même bannière on a regroupé des gens qui venaient d'horizons différents et en particulier le Cercle de Copenhague avec Hjelmslev et le cercle de Prague avec Jakobson et Troubetzkoy. Ils n'ont pas eu beaucoup de relations entre eux d'une part et encore moins avec Saussure. Dans leur passionnante correspondance, Troubetzkoy écrit à Jakobson, à la fin des années 20 «je manquais d'inspiration alors j'ai relu en entier Ferdinand de Saussure et je n'y ai trouvé qu'un tas de vieilleries». A une autre occasion encore il insiste «je suis allé en Angleterre récemment et là bas on nous prend pour des élèves de Saussure, c'est tout à fait scandaleux, ça nous porte tort, nous n'avons rien à voir avec lui». Les malentendus sont importants et je

pense qu'ils tournent autour du rapport objet réel / objet de connaissance, entre description des objets préexistants et objets construits à l'intérieur d'un modèle qui n'est fait que pour parvenir à l'objet réel, mais qui doit être construit.

Entrons maintenant dans le vif du sujet en parlant de deux Russes émigrés dans l'entre deux guerres en Europe Centrale, Jakobson et Troubetzkoy. Ces deux linguistes, célébrés comme des dieux dans la profession, appartenaient à un mouvement idéologique de l'émigration blanche russe dans les années 20 appelé l'eurasisme et qui, considérait que le territoire de l'Union Soviétique était une entité *naturelle*, plus exactement une *totalité organique* comparable à un organisme vivant qui, si vous lui arrachez un organe - foie, poumon, cœur etc. - cesse de vivre ou en est profondément marqué. De même, enlever l'Ukraine à l'Union Soviétique c'est ôter un organe à un corps vivant. Cette grande métaphore biologique de l'organisme ne datait pas des années 20, elle avait une très longue histoire qui remonte à peu près à la *Naturphilosophie* allemande du début du 19ème siècle avec son refus de la science cartésienne, du mécanisme, de l'homme comme animal-machine et de la modernité mécanique. Cette grande métaphore organiciste a eu essentiellement en Allemagne et en Russie, une fortune inimaginable pour des Français qui, d'une façon ou d'une autre, ont été nourris au lait cartésien et à celui de la philosophie des Lumières, et de la philosophie analytique, pour qui il y a des causes des effets et des forces. Dans l'entre deux guerres, en Allemagne et surtout dans la science russe, et d'une certaine façon aussi dans la science soviétique à l'époque de Staline, on a utilisé de manière parfois fort peu métaphorique cette métaphore organique. Les langues, par exemple, étaient bien considérées effectivement comme des organismes vivants, avec leurs propres lois d'évolution.

Les scientifiques du mouvement eurasiste issu de l'émigration russe de l'entre-deux guerres pensaient que le territoire soviétique, héritier de l'empire russe à quelques détails près, était une entité à part entière, qui pouvait et devait vivre en autarcie, séparé des autres mondes comme un organisme vivant, qui a des frontières étanches avec les autres organismes vivants dont il partage le même milieu géographique, écologique, linguistique et culturel. Le territoire soviétique qu'ils appelaient l'Eurasie était un troisième continent. Dans la géographie classique, l'Eurasie désigne l'Europe plus l'Asie, territoire qui s'étend de Brest au Kamtchatka. Dans leur théorie, l'Eurasie n'était ni l'Europe ni l'Asie, mais autre chose. Tous étaient d'éminents scientifiques, qui considéraient la science occidentale avec circonspection, parce qu'elle était positiviste et analytique. Ils supposaient leur science supérieure car symphonique et synthétique, rassemblant ce qui dans la science occidentale ne pouvait être que séparé.

La science eurasiste est synthétique car son but est de faire des liens entre des objets qui n'ont génétiquement rien à voir entre eux. Par exemple, Jakobson travaillait très souvent avec un géographe nommé Savickij et dont il était très proche (il devint son parrain quand Jakobson, né juif, se fait baptiser dans la communauté orthodoxe russe de Prague en 1937). Ensemble, ils ont élaboré ce qu'ils appelèrent la méthode du liage consistant à faire des liens, établir des rapports entre des séries de phénomènes séparés. Considérons par exemple ce qu'on appelle des isoglosses, terme fondé sur le modèle de l'isotherme. C'est une ligne qui sépare deux territoires linguistiques définis selon des critères de prononciations. La grande idée de Jakobson et Troubetzkoy, c'est que si l'on superpose à l'aide d'un transparent les lignes d'isothermes et les lignes d'isoglosses elles correspondent. Le structuralisme des russes de Prague est une vaste théorie des correspondances. Pour Saussure, en revanche, le fin du fin de la science, c'est d'éliminer tout ce qui n'est pas pertinent, pour ne

retenir que cette chose ténue qui est la différence pertinente. Jean Claude Milner³ écrit, dans un article sur Jakobson : pour nous autres, le bonheur scientifique c'est l'élimination de tout ce qui ne nous concerne pas pour qu'il n'y ait plus que le point de vue... Chez Jakobson, c'est l'inverse : on rassemble, on ramasse et plus il y en a mieux c'est. C'est donc une façon très différente de construire son objet.

Chacun des scientifiques du mouvement eurasiste travaillait dans un domaine propre, mais le moment de création et d'émerveillement consistait, pour tous, à se dire : ces deux séries de phénomènes, qui n'ont rien à voir, *coïncident*. A partir du moment où l'on décide qu'il y a un rapport entre les deux séries, on a la preuve, d'après eux, que l'objet existe ou, plus exactement, préexiste. Il s'agit d'un acte d'investigation qui n'est que la *reconnaissance* de l'existence ontologique, de cet objet. Du point de vue politique cela avait d'énormes avantages, car cela entraînait l'adhésion assez grande de ces émigrés blancs au régime soviétique dans son refus d'accorder leur indépendance aux Géorgiens, aux Baltes ou aux Lithuaniens.

Revenons à la construction de l'objet de science. Tous ces chercheurs, d'une façon ou d'une autre, avaient comme objectif de démontrer l'existence ontologique d'un objet dont les preuves d'existence étaient infiniment extensibles, car on pouvait toujours rajouter des critères. Troubetzkoy, l'inventeur de la phonologie connu avec raison pour avoir écrit les *Principes de phonologie*⁴ (1939), avait une formation d'ethnomusicologue et s'intéressait à la répartition en différentes aires des types de danses populaires. Il faisait passer une limite à l'ouest des marais du Pripjat', dans une zone située un peu au nord de Tchernobyl, entre la Biélorussie et l'Ukraine. Il y a eu là, de grandes bagarres entre les Polonais et les Russes. Du côté ouest de cette ligne, on ne connaît pas la gamme pentatonique, du côté est, la gamme pentatonique commence et on l'utilise jusqu'en Indochine. De même, du côté occidental de cette ligne on emploie des rythmes ternaires, de l'autre côté ils sont

inconnus. Du côté ouest l'homme et la femme dansent en couple, alors que, plus on s'éloigne vers l'est moins on danse en couple et plus on danse en groupe. Cette ligne de partage se retrouve dans certains détails du costume féminin ou bien, dans les petites fioritures qui ornent les toits. Du point de vue historique, génétique il est tout à fait certain, d'après Troubetzkoy que les Polonais et les Biélorusses sont des slaves. Ils sont donc de même origine ethnique, mais culturellement, du point de vue ethnomusicologique, c'est différent. Troubetzkoy et ses collègues scientifiques eurasistes soutenaient qu'il y avait une opposition fondamentale entre les solidarités génétiques et les solidarités acquises par contact et même par coexistence.

Jakobson et Troubetzkoy estimaient qu'il existait des frontières fausses et des frontières plus vraies. Ainsi celles constituées par les groupes ethniques, par les familles de langue sont des frontières réelles mais elles n'ont aucun intérêt par rapport à d'autres sans lien avec la notion d'origine qui coupaient en deux les familles linguistiques, transcendant les entités auxquelles nous sommes habitués dans une pensée historique, génétiste. Jusqu'à la première guerre mondiale, on savait qu'à l'intérieur du groupe indo-européen il existait des langues romanes, germaniques, slaves etc. Mais pour les linguistes comme Jakobson et Troubetzkoy, sans nier l'existence de ces langues, ce qui importait dans le domaine linguistique ou culturel, c'était les regroupements fondés sur des entités conçues comme des totalités organiques. Voilà le grand mot est lâché. Si vous me demandiez ce qu'est une totalité organique ? J'aurai beaucoup de difficulté à l'expliquer car, le moins qu'on puisse dire, c'est que ce n'est pas très clair. C'est une métaphore mais en même temps quelque chose qui est un maître-mot, un mot qui se passe d'explications, un mot suffisamment clair pour entraîner l'adhésion immédiate et qui fonctionne comme un signal de solidarité. Si mon interlocuteur admet que le monde eurasiatique est une totalité organique alors nous allons continuer à parler. S'il

ne l'admet pas, il est un adversaire et je l'ignore. Un maître-mot fonctionne comme un signal d'entente a priori et qui remplace une explication. Jamais, vous ne trouverez dans leurs écrits une explicitation de ce qu'est une totalité organique, cela est supposé aller de soi. Or c'est précisément parce que ça ne va pas de soi qu'une explication est nécessaire.

Nous pouvons passer par les modèles biologiques pour tenter de comprendre pourquoi une totalité organique n'est pas une métaphore. En réalité, on s'aperçoit que, d'une façon plus ou moins délibérée, selon le public auquel ils s'adressaient, ces grands maîtres du structuralisme ne disaient pas la même chose en tchèque, en russe, en allemand et en français. Je crois qu'ils pensaient vraiment que leurs objets étaient des totalités organiques au sens d'organisme vivant, un petit peu comme Schelling, une des cautions scientifiques sérieuses de cette époque. J'y insiste, pour eux, il était bien clair que ce n'était ni de la poésie, ni des élucubrations, mais bien de la science. Il faut prendre au sérieux cette revendication de travail scientifique.

Dans les années 20 et 30, en Europe centrale et orientale il existait de nombreux mouvements anti-darwiniens, qui reprochaient essentiellement à Darwin la notion de hasard et surtout celle d'évolution par sélection naturelle. On en vient au problème des similitudes et des ressemblances, et aux deux façons d'expliquer les similitudes. Si deux frères se ressemblent l'explication la plus évidente est qu'ils ont les mêmes parents. Si en revanche, deux personnes qui ne sont pas de la même famille se ressemblent, on dit qu'ils sont des sosies et que leur ressemblance est due au hasard. Berg était un biologiste de l'époque soviétique, (directeur de l'Institut de Géographie entre 1940 et 1950), qui affirmait que si deux animaux se ressemblent ce n'est pas par hasard, surtout s'il s'agit d'animaux qui n'appartiennent pas à la même classe. Il donnait comme exemple, les queues de baleines et

celles des poissons qui se ressemblent bien que les premières soient des mammifères, on le sait depuis le début du 18ème siècle. Le fait de vivre dans le même milieu entraîne des ressemblances, affirmait-il. La fonction est acquise et les ressemblances de fonction, qui relève de l'analogie, sont plus importantes que les homologies d'organes qui ont la même origine mais qui ne servent pas à la même fonction. Nos deux linguistes s'appuient sur cette théorie qu'on appelle la nomogénèse⁵ et l'idée qu'il est nécessaire que les ressemblances acquises se fassent dans telle direction, selon des lois. Entre 1925 et 1982, Jakobson cite systématiquement une phrase célèbre de Joseph de Maistre : "Ne parlons donc jamais de hasard ni de signes arbitraires⁶". Chez Joseph de Maistre, grand idéologue de la réaction catholique anti-Lumières s'adressait ainsi à Condillac, mais chez Jakobson elle a pour cible Darwin. Cela signifie pour lui que si des objets non liés génétiquement ont des similitudes ce n'est pas par *hasard* mais par *nécessité*, parce que ces entités ont appris à vivre ensemble.

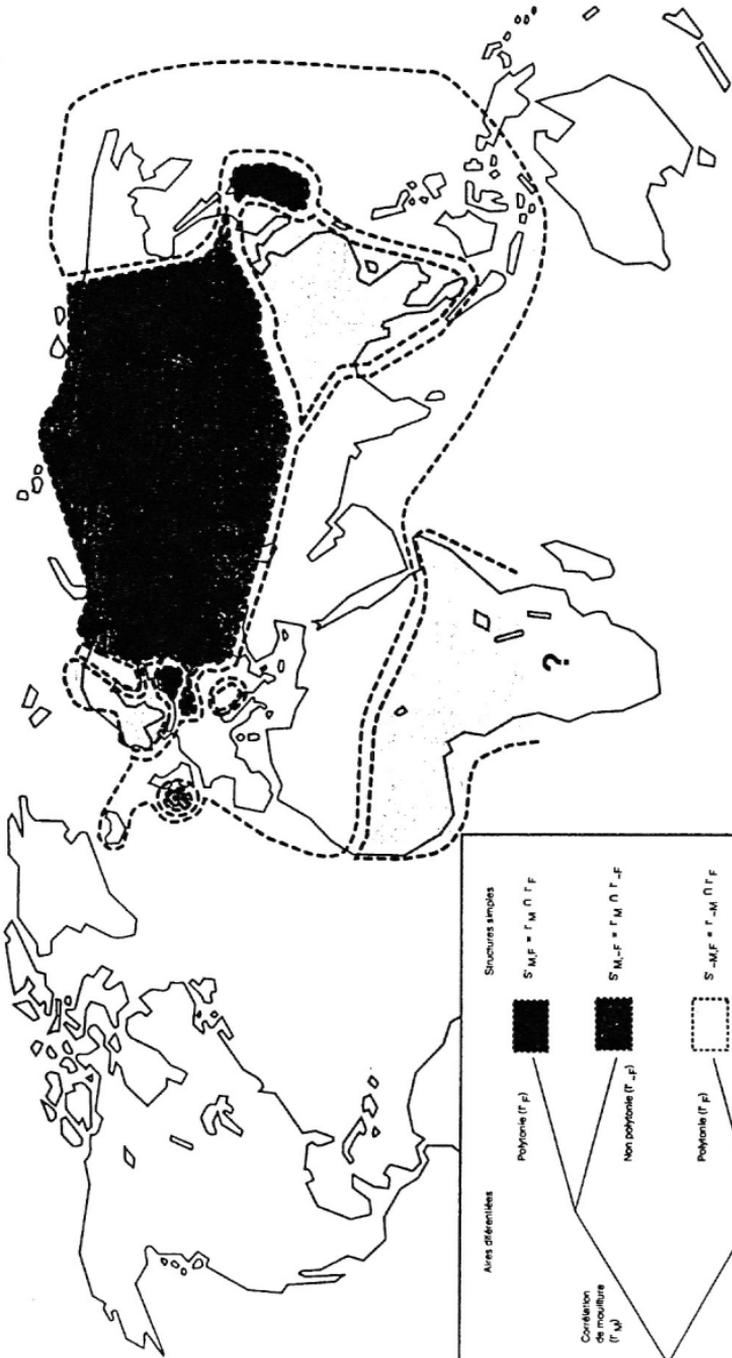
Autre terme important du point de vue de la phonologie, celui de totalité. Jakobson voulait prouver que le territoire soviétique est bien une totalité qui existe préalablement à toute investigation. Il s'agit d'une démonstration imaginaire, c'est-à-dire qui me semble non construite, pour laquelle il fait subir à la notion de phonème une modification intéressante et tout à fait utile. Jusqu'à lui, dans les années 20, le phonème était vu de façon atomiste, et défini comme la plus petite unité non sécable capable de différencier les sens à l'intérieur d'une langue. Il y ajoute quelque chose qui peut se comparer avec la façon dont, en physique, on s'est aperçu que les atomes étaient constitués par des rapports de force entre des protons, des électrons, etc. Jakobson pense qu'un phonème est un faisceau de traits pertinents. Par exemple, si je dis en français "un pas" et "un bas", il ne suffit pas d'opposer en bloc le /p/ et le /b/, mais il faut remarquer que ces consonnes ont un point commun et une différence. Ce sont des

occlusives, où l'air est complètement arrêté. Il y a augmentation et relâchement de la pression, et c'est dans ce relâchement que l'on entend le son qui s'appelle une occlusion. Celle-ci est produite par le travail des lèvres qui arrêtent l'air et qui s'ouvrent brusquement. C'est le point commun entre /p/ et /b/. Mais la seule différence pertinente c'est que, quand on dit "un pas" les cordes vocales vibrent alors que pour énoncer "un bas", elles ne vibrent pas. On décide donc que c'est le travail des cordes vocales, le trait sonorité/non-sonorité est la seule opposition pertinente en français entre "pas" et "bas". En revanche, en allemand où il n'y a pas de différence de sonorité entre un /p/ et un /b/, le trait d'opposition est celui d'explosion/non explosion. Jakobson tente ainsi d'abstraire des phonèmes les traits pertinents qui l'intéressent et de voir comment ces traits pertinents se répartissent sur un territoire. C'est là que cela devient extrêmement subtil. Les traits pertinents peuvent-ils être abstraits des phonèmes ? Les phonèmes étant des entités négatives qui n'ont d'existence qu'à l'intérieur d'un système, peut-on les en extraire pour leur faire outrepasser la limite des systèmes. ? Jakobson pense que oui car, selon une métaphore qu'il emploie lui-même, les traits pertinents des phonèmes peuvent faire tâche d'huile, et sauter la barrière du système, c'est-à-dire que des entités intrasystémiques peuvent devenir des entités intersystémiques. Là, je crois qu'il y a une dérive scientifique subtile aux énormes conséquences.

Vous avez devant vous une carte de l'Europe et de l'Asie ainsi que du nord de l'Afrique où vous voyez des cercles grossièrement concentriques. Jakobson soutient que l'ensemble du territoire soviétique, moins l'Extrême Orient - le Kamtchatka n'en fait pas partie - a trois traits qui le différencie en bloc d'autres zones. Il s'agit de la présence de l'opposition phonologique de mouillure, de l'absence d'opposition de tonalité, et de la continuité du territoire.

R. JAKOBSON:
K. XAKARTEPCTIKE..., 1931.

Jakobson: l'union eurasiennne de langues et ses voisines.



Réalisation graphique: L. WENKER

© TE GEO

0 300 km

Structures simples

$$S_{M,F} = T_M \cap T_F$$

$$S_{M,-F} = T_M \cap T_{-F}$$

$$S_{-M,F} = T_{-M} \cap T_F$$

$$S_{-M,-F} = T_{-M} \cap T_{-F}$$

Aires différentielles

Polytonie (T p)

Non polytonie (T -p)

Polytonie (T p)

Non polytonie (T -p)

Coincidence de moulture (T_M)

Pas de coincidence de moulture (T_{-M})

L'opposition de mouillure procède du fait que les voyelles sont produites soit à l'arrière, soit à l'avant de la bouche, et dans certaines langues, peuvent entraîner, par ce qu'on appelait la loi du moindre effort, une consonne vers l'endroit où se prononce la voyelle qui la suit. Autrement dit, lorsqu'on parle, un son anticipe toujours sur celui qui va suivre. Cette anticipation tend à rétrécir la distance qui sépare le point d'articulation d'une consonne avec la voyelle qui vient ensuite. C'est la chose la plus difficile à apprendre à un ordinateur. (exemples donnés dans diverses langues) La différence entre le /t/ de table et le /t/ de tir en français n'est pas pertinente. En effet c'est parce qu'il y a une voyelle d'avant et une voyelle d'arrière que le /t/ change de prononciation. En français cette opposition est mécanique, elle est ce qu'on appelle en distribution complémentaire. Vous n'avez pas le choix : ce n'est pas pertinent. Vous n'aurez jamais en français deux mots qui peuvent s'opposer sémantiquement uniquement par /t/ dur ou /t/ mou. En revanche, en russe, il y a des mots qui se distinguent sémantiquement uniquement par cette opposition. Voilà ce qu'est donc une opposition de mouillure, qu'on peut appeler aussi une différence de palatalisation. Elle n'a de pertinence qu'à l'intérieur d'un système. Or Jakobson trouve cette opposition phonologique de mouillure, dans des langues qui sont parlées sur le territoire soviétique ainsi qu'en japonais, en lituanien et en letton. Il est intéressant de constater que dans les années 30 les pays baltes étaient en dehors du territoire soviétique, et comme par hasard les eurasistes acceptaient qu'il en soit ainsi. D'autre part cette opposition de mouillure existe aussi en polonais, et, c'est bien évident, la Pologne n'était pas reconnue comme partie intégrante du monde eurasiatique pour la raison très simple que les Polonais sont catholiques et les Eurasiens orthodoxes. Catholiques et orthodoxes c'est comme le feu et l'eau, comme chien et chat, ça ne va pas ensemble. Les eurasistes pensaient là encore que les véritables frontières ne passent pas où l'on croit qu'elles passent. Ils

admettaient que les musulmans de l'empire russe étaient des orthodoxes potentiels alors que les catholiques étaient purement et simplement des extraterrestres, en tout cas quelque chose de proprement insupportable. Jakobson reconnaît que les Polonais parlent une langue slave, qui a le trait mouillure, ce qui semblerait les rapprocher des eurasiens, mais ce n'est qu'une curiosité et de toute façon ça ne représente qu'1% du territoire.

Le deuxième critère constitutif de la totalité eurasienne est l'absence de polytonie. En chinois par exemple, une même suite de phonèmes prononcée avec une intonation différente peut avoir plusieurs sens. Il y a des langues où la différence de hauteur du son entraîne des différences sémantiques (en suédois et en serbo-croate par exemple).

En résumé, un trait phonologique positif de mouillure, et un trait négatif d'absence de polytonie suffisent pour faire du territoire continu où se parlent les langues dotées de tels traits une entité qui forme une totalité et qu'on peut appeler l'union phonologique eurasienne de langues. Ce n'est pas aussi risible que vous pourriez le croire parce qu'on peut, effectivement, construire le modèle d'une union de langues. Mais quel est le degré de pertinence du résultat obtenu par cette fabrication en fonction de ce qu'on cherche ? Autrement dit, il y a dans ce type de travail un consensus : l'objet existe a priori et il s'agit de donner a posteriori des preuves de son existence ontologique et indubitable. Ça n'a rien à voir avec une procédure hypothético-déductive, où l'on fait des hypothèses dont on essaie ensuite de voir comment elles fonctionnent.

Ces gens la trouvaient dans leur recherche un support mutuel nourri par leur souffrance d'émigrés : ils avaient perdu la mère-patrie et la retrouvaient de façon scientifique. Cela les a conduits à des découvertes passionnantes, entre autres celle des

traits distinctifs. Néanmoins, c'est la façon de fabriquer cette entité que je trouve nécessaire d'interroger.

Jakobson se représente le monde à peu près ainsi : la Russie est le centre du monde et le centre du monde est vu comme un centre de symétrie, c'est-à-dire que la périphérie est symétrique par rapport au centre. Celui-ci est entouré d'une grande zone constituée par des territoires aux langues sans opposition de mouillure, par exemple le français. Ainsi cet objet tout à fait étonnant a ceci de particulier de reposer sur une symétrie. Le géographe Savickij⁷ insistait toujours sur le fait que tout en U.R.S.S. est symétrique : les zones climatiques, les zones de végétation, la faune, la flore, les degrés d'humidité, le sens du vent etc. Ici on a quatre types de végétation, la toundra, la forêt, la steppe, le désert, et plus on va vers le nord plus la diversité est faible. Par exemple, au centre il y a la toundra, la forêt, la steppe alors qu'en périphérie on a plus que la steppe et la forêt. Tout se correspond dans l'ordre de la langue, et corrélativement dans l'ordre des choses. L'ordre des choses est une immense harmonie et la totalité est harmonieuse. Cette théorie diffère de la philosophie de la nature allemande en ce que les limites de la totalité ne sont pas la terre et l'humanité en tant que telles mais qu'il y a coexistence de plusieurs totalités. A l'intérieur d'une totalité tout est lié à tout. Les isothermes correspondent aux isoglosses. Selon une ligne Nord-Ouest/Sud-Est qui passe à peu près au nord de l'Ukraine, une isoglosse sépare deux modes de prononciation très différente. Parallèlement, Savickij établit une ligne séparant deux zones, l'une où il y a plus de 110 jours de gel par an et l'autre moins de 110 jours. Cette division en recoupe une autre, qui distingue élevage dominant des porcs et élevage des ovins. C'est là que réside le grand bonheur épistémologique des scientifiques eurasistes : les lignes se correspondent bien qu'a priori les données n'aient aucun rapport, et elles permettent de fabriquer une entité voulue, désirée, ontologique au moyen de la juxtaposition de différentes spécificités.

Il y a un immense malentendu dans l'histoire du structuralisme sur la notion même de système. Chez Saussure, un système est une construction abstraite, un modèle reposant sur la notion de point de vue, c'est-à-dire quelque chose qui n'a d'existence que construite pour ensuite être vérifié dans la pâte empirique. En revanche chez Jakobson et Troubetzkoy supposés être les élèves de Saussure, les entités ne sont pas négatives, mais positives ; elles ne sont pas intrasystémiques mais intersystémiques, au point que ces objets qui sont posés comme n'ayant d'existence qu'à l'intérieur d'un système peuvent, grâce à la métaphore de la tâche d'huile, se retrouver à l'identique en dehors des limites du système, censé être la condition de possibilité de leur existence. Ainsi l'estonien est une langue finno-ougrienne qui ressemble beaucoup au finnois, et l'estonien standard n'a pas d'opposition phonologique de mouillure. Mais dans les dialectes orientaux estoniens se trouvent, d'après Jakobson, une opposition phonologique de mouillure, par un effet de cette tendance à l'expansion. A cette tendance s'ajoutent parfois curieusement des connotations énergétistes. Il y a une espèce d'énergie fondamentale dans les traits pertinents de ce territoire qui les incite à déborder chez les voisins. Allez savoir pourquoi certaines langues seraient supposées ne pas avoir cette énergie vitale interne qui ne les entraînerait pas à déborder ! Prenez par exemple une langue romane comme le roumain. Le roumain n'a pas de corrélation de mouillure. Il existe une région qui s'appelait la Bessarabie, qu'on appelle maintenant la Moldavie ; jusqu'à la fin du 18ème siècle elle appartenait à l'Empire ottoman. La Russie conquiert cette région en 1825. Un peu après, la Roumanie se dégage de l'Empire Ottoman, la Principauté de Valachie devient la Roumanie, séparée de la Bessarabie russe par la rivière qu'on appelle le Prut. Des deux côtés de la rivière, on parle le roumain, mais on écrit en caractères cyrilliques sur une rive et en alphabet latin sur l'autre. Au Traité de Versailles, en 1919, la Bessarabie est intégrée à la Roumanie ainsi

que la Bukovine du nord. La Moldavie passe donc de l'alphabet cyrillique à l'alphabet latin. Aux accords Molotov-Ribbentrop, du pacte germano-soviétique, la Bessarabie-Moldavie est annexée par l'Union Soviétique. En 1945, elle est occupée par l'Armée Rouge et on retourne à l'alphabet cyrillique. En 1989, l'Union Soviétique éclate, la Moldavie retrouve son indépendance et l'alphabet latin. Ce qui fait que chaque génération peut lire les livres des grands parents mais pas ceux des parents. Ce qui pose des problèmes tout à fait curieux. Les linguistes soviétiques, non seulement à l'époque stalinienne, mais bien après, jusqu'à l'époque brejnevienne, ont eu comme projet de démontrer que la langue moldave et la langue roumaine sont deux objets différents, la langue moldave n'étant pas simplement une prononciation différente du roumain, mais une langue particulière. Or d'après ce que j'ai pu comprendre c'est à peu près comme le français parlé en Suisse romande et le français parlé en France. Comment faire pour le démontrer ? La réponse est chez Jakobson, qui affirme que la différence entre le moldave et le roumain tient à ce que le moldave, contrairement au roumain, a l'opposition phonologique de mouillure. Il est très facile d'étayer un projet politique précis en utilisant les traits de différence phonologique de Jakobson. Il suffit de choisir un trait pertinent, et ensuite de tracer une frontière.

En conclusion, j'ai essayé de vous montrer que les structuralistes du mouvement eurasiste, en particulier Troubetzkoy et Jakobson, ont construit un objet imaginaire - au sens de ce qui fait plaisir - à partir d'une théorie qui elle-même, repose sur les fondements rationnels, sérieux, tout à fait utiles de la phonologie. Englués dans une métaphore organiciste, ils n'ont pas réussi à faire la différence qui, chez Saussure repose sur la notion de point de vue, entre objet réel et objet de connaissance. Au lieu d'élaborer un modèle ils ont fabriqué une représentation qu'ils pensaient être adéquate à une réalité. En même temps on peut remarquer à quel point les sciences, à cette époque, se trouvaient

empêtrées, dans un réseau de métaphores d'origine ancienne mais qui persistait dans de nombreux domaines scientifiques, en particulier en linguistique et en géographie : par exemple, la notion de mimétisme acquis, de ressemblance pertinente acquise et non héritée. Ces métaphores infiltraient aussi des mouvements philosophiques tels que le holisme⁸ des années 30 qui, avec Bertalanffy prendra par la suite beaucoup d'importance. Il y a une subtile différence entre le holisme et le structuralisme en ce qu'une totalité est un ensemble clos, qui n'a pas de vide, auquel il ne manque rien. Une totalité bouche tous les trous ; elle est faite de choses qui s'empilent les unes sur les autres, auxquelles on peut toujours rajouter d'autres choses. Elle est le fruit d'une tactique d'accumulation, qui embrasse tout ce qu'on peut, et elle tient, à condition de penser que le réel ou la réalité, au sens de ce qui existe, est elle même harmonieuse, organisée comme un organisme qui, comme chacun sait, dans toutes les grandes métaphores humanistes, est la plus belle chose, peut-être même preuve de l'existence de Dieu. En revanche, dans la structure telle qu'elle a été pensée par Saussure — bien qu'il n'ait pratiquement jamais utilisé le mot structure, il préférerait le mot système — il faut un trou pour que ça marche, il faut un vide, et c'est précisément parce qu'il y a du manque, parce que les entités de la structure n'ont d'autre existence que d'être ce que les autres ne sont pas que ça peut tenir et évoluer.

*Sériot P. *Structure et totalité : les origines intellectuelles du structuralisme en Europe centrale et orientale*, PUF, 1999

Transcription de la conférence de Patrick Sériot faite à Annecy le 27 mars 1999, relu par l'auteur.

¹ Chomsky N; *The logical Structure of Linguistic Theory*, 1955, miméogr., Bibliothèque du M.I.T Cambridge ; *Syntactic Structures*, 1957, Mouton, La Haye, traduction française, Seuil, Paris, 1969

² Saussure F., *Cours de Linguistique générale*, Paris, Payot, 1982.

³ Milner J.C, « A Roman Jakobson ou le bonheur par la symétrie, » in *Ordres et raisons de langue*, Paris, Seuil, 1982, p. 329-337

⁴ Troubetskoy N. S., *Principes de phonologie*, trad. Française, Paris 1957

⁵ L. S. Berg, *La nomogénèse : évolution fondée sur des lois*, Perterburg : Gosudarstvennoe izdatel'stvo, 1922

⁶ On retrouve cette citation de Jakobson entre autres dans les *Dialogues avec Krystina Pomorska*, Flammarion, Paris, 1980, p. 87

⁷ Savickij P.N, *Les particularités géographiques de la Russie*, Prague, 1927

⁸ a propos du holisme, on peut lire l'article de P. Sériot intitulé "La double vie de Troubetzkoy, ou la clôture des systèmes", in *Le Gré des langues* n°5, Edition l'Harmattan, 1993.